

www.e-rara.ch

Le lecteur des écoles

Abbott, Jacob

Genève, 1845

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: ACHk ABBO J 1845

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13010>

La petite digue. (Conclusion.)

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

renforcer la digue. Samuel devait aussi demander à M. Williamson la permission de couper cet arbre dans ses bois. Ces arrangements employèrent la récréation de l'après-midi, et les garçons retournèrent à l'école.

LA PETITE DIGUE.

(Conclusion.)

Dans la soirée de ce même jour, Samuel partit pour sa mission. Le cœur lui battait fort. Il marcha lentement le long de la route, jusqu'à ce qu'il arrivât devant une grande maison de ferme. Ce bâtiment était un peu éloigné du chemin, dans un enfoncement formé par un contour de la route et une petite colline qui le protégeait en arrière et sur les côtés. La maison n'avait qu'un étage ; elle était peinte en rouge. Elle était entourée de cours et de bâtiments ruraux qui avaient cet air de prospérité et d'ordre qui fait d'une cour de ferme un tableau agréable à contempler.

Samuel entra dans la cour en souhaitant que son entreprise fût déjà terminée. En approchant de la porte, il vit que le fermier était occupé avec plusieurs de ses hommes à poser les fondements d'un

petit bâtiment qu'il allait élever. Le malaise qu'éprouvait Samuel à commencer la tâche qui lui était imposée, augmenta en se trouvant en présence du fermier, surtout lorsqu'il le vit occupé et entouré de ses ouvriers.

Il hésita pendant un instant; puis il réfléchit que son maître probablement avait le désir, en s'intéressant ainsi aux jeux de ses élèves, et surtout en les envoyant faire des commissions de cette façon, de leur donner l'habitude des affaires, de les mettre en état de traiter avec zèle et attention des choses beaucoup plus importantes, qui occuperaient leur vie lorsqu'ils seraient devenus des hommes faits. S'il est vrai, pensa-t-il, comme notre instituteur nous l'a dit, que c'est une bonne chose pour moi de traiter cette affaire avec M. Williamson, c'est sûrement utile. Il s'avança donc hardiment vers le fermier qui travaillait, et resta près de lui attendant le moment où il se reposerait; c'est là ce qu'il se disait à lui-même, mais c'était vraiment parce qu'il n'osait pas commencer.

Les personnes qui ont un devoir à remplir, si elles renvoient de le faire dans le moment où il est facile et convenable, augmentent la difficulté de l'accomplissement, et plus on le retarde, plus cette difficulté augmente. Samuel l'éprouva ainsi. Il attendit le moment favorable, et l'attendit en vain. Il aurait pu prévoir cela, car le fermier n'avait aucun motif pour lui parler, et continuait son

travail, en parlant à ses ouvriers de pierres et de la manière de les poser, sans avoir l'air de se douter qu'un enfant le regardait faire.

A la fin, Samuel s'ennuya d'attendre, et pensa qu'il aurait mieux fait de parler tout de suite. Il vit que cela lui aurait été plus facile à son arrivée qu'après ce long délai. Après un effort terrible, il vint à bout de dire :

« Monsieur Williamson, mes camarades m'ont chargé de vous demander la permission de faire une digue sur votre propriété.

— Qu'est-ce que c'est? dit M. Williamson, en levant les yeux avec étonnement, comme s'il n'avait pas bien compris ce que Samuel avait dit.

— Les garçons voudraient savoir si vous leur permettriez de bâtir une digue sur votre terrain, derrière la maison d'école.

— Les garçons! quels garçons?

— Les garçons de l'école.

— Qu'est-ce qu'ils veulent faire d'une digue?

— Oh! c'est seulement pour s'amuser, dit Samuel; ils ont envie de faire une digue à cet endroit, et nous avons appris que le terrain était à vous.

— Cela me paraît singulier. Les enfants ne sont pas ordinairement si scrupuleux; je n'y comprends rien.

— Mais c'est le maître qui a dit que nous n'avions pas le droit de rien faire là sans votre permission.

— Oh, oh ! dit le fermier, le maître ! Oui, oui, dites à vos camarades qu'ils peuvent y faire autant de digues que cela leur plaît. Je ne crains pas qu'ils inondent beaucoup de terres, ajouta-t-il en regardant ses ouvriers et en riant. Dites aux garçons, continua-t-il, que je suis bien aise de voir qu'ils sont scrupuleux à se servir de la propriété des autres.

— Il y a encore quelque chose, dit Samuel, qui se sentait tout-à-fait rassuré par le succès de sa première pétition. Il y a encore quelque chose. Ils vous prieraient de leur laisser couper un petit arbre de huit pouces de diamètre.

— Un arbre ! s'écria le fermier, un arbre ! ça, c'est une autre affaire ; je n'aime pas que l'on me coupe mes arbres.

— Il ne nous en faudrait qu'un, dit Samuel.

— Voyons, voyons ! dit M. Williamson, un arbre ! quelle espèce d'arbre vous faut-il ?

— Je ne sais pas, répondit Samuel, ils ne me l'ont pas dit ; je pense que cela ne fait rien.

— Qu'en veulent-ils donc faire ?

— C'est pour notre digue.

— Pour votre digue ! vous la faites sur une grande échelle. Je pense qu'il vous faut donner aussi l'arbre, mais il faudra que vous alliez le chercher derrière la colline ; je ne me soucie pas qu'on en coupe dans les environs de la maison d'école.

— Jusqu'où faudra-t-il que nous allions ?

— Je ne sais pas trop ; aussi loin que vous pourrez , sans vous trop déranger. J'aimerais mieux qu'ils coupent un accacia , si cela leur convient autant qu'un autre ; mais ils peuvent en prendre un en tout cas. Dites-leur de ma part que cela me fait plaisir qu'ils aient demandé permission ; c'est une bonne chose que d'avoir un bon titre. »

Samuel remercia le fermier au nom de toute l'école, pour la manière obligeante dont il avait accordé leurs demandes, et lui souhaitant le bonsoir, il revint chez lui enchanté d'avoir si bien réussi.

Le jour suivant, la scène fut très-animée au ruisseau, derrière la maison d'école ; les garçons y arrivèrent tous dès le commencement de la récréation. Les différentes commissions apportèrent leurs rapports, et tous avaient un esprit d'entreprise et un zèle qui auraient suffi pour accomplir un travail bien autrement important. On proposa différentes places pour la digue.

On objecta à l'une que les rives seraient trop distantes l'une de l'autre, et que le travail de la construction serait fort augmenté. A une autre, que quoique le ruisseau fût étroit à l'endroit où la digue devait se faire, les bords au-dessus ne s'éloignaient pas de manière à former un bassin considérable lorsque l'eau s'élèverait. Une troisième était trop éloignée, et la distance de l'école la rendrait incommode.

L'instituteur expliqua aux enfants que c'était un cas où la majorité devait décider.

Il serait bien facile, à présent, dit-il, à chacun de vous d'énoncer son opinion, au lieu de parler tous à la fois avec bruit, chacun soutenant son idée, et se refusant à céder à celle des autres. Si les uns parlent d'un côté, les autres d'un autre, nous aurons des partis rivaux et disputants qui useront leurs forces et mettront la confusion partout, au lieu de nous unir pour la réussite d'un objet. Les hommes évitent ce danger en donnant à chacun l'occasion d'exprimer à son tour son opinion, et ensuite en mettant les questions aux voix ; on sait d'avance que le plus grand nombre de voix doit décider. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ?

— Oui, Monsieur, dirent-ils tous d'un commun accord. »

Pendant que l'instituteur avait parlé ainsi, les enfants avaient formé un cercle autour de lui, et il demanda à chacun son avis sur la question avant que l'on prît une décision. Plusieurs des garçons ne dirent rien, car ils n'étaient pas accoutumés à des débats réguliers ; les autres exprimèrent différentes opinions, et l'on alla aux voix. Les voix furent assez partagées, mais il se forma enfin une majorité pour une place un peu au-dessus de la vieille digue ; et ils se rattachèrent tous à cette décision.

Le plan de cet instituteur était judicieux. Je

ne sais pas ce qu'il leur avait enseigné d'arithmétique ou de géographie ce jour-là ; mais pendant les récréations, il leur enseigna à se servir de leur jugement, à délibérer avec calme, à sacrifier leur intérêt personnel à l'intérêt de tous, à coopérer de bon cœur au bien-être général. Je crois réellement que ce fut la partie de la journée la mieux employée. La place étant donc choisie, les garçons pensèrent qu'il fallait aller couper l'arbre.

« Attendez, attendez, dit le maître. J'ai souvent entendu des mères se plaindre que lorsque leurs enfants s'amuse à construire des digues dans l'eau, ils gâtent leurs vêtements, se mouillent les pieds ; et ces pauvres mères en ont plus tard toute la peine. Il nous faut éviter cela ; et à cet effet, nous allons faire un petit canal qui détournera l'eau de l'endroit où la digue doit être élevée, de sorte qu'elle s'écoulera toute. Ensuite nous mettrons de la terre sur le lit de la rivière, de manière à travailler au sec. »

Les élèves approuvèrent fort cette idée ; en peu de temps, ce travail fut accompli, avec la pioche qu'un des enfants avait apportée. Ils firent une profonde tranchée sur un des côtés du ruisseau, assez grande pour que toute l'eau y passât, de manière à faire la digue complètement à sec. Ensuite ils pensèrent à remonter le ruisseau pour chercher un arbre.

Le maître leur dit que puisque le fermier leur

avait demandé d'aller aussi loin que possible, il fallait faire un petit calcul, afin de décider à quelle distance ils pouvaient aller. Il leur dit que le meilleur plan serait qu'un des garçons prît sa montre, et que les autres le suivissent sur le sentier du bois, pendant cinq minutes, puisqu'ils auraient un quart d'heure à y employer. « Alors, ajouta-t-il, vous aurez cinq minutes pour couper l'arbre, et cinq minutes pour le retour. Croyez-vous pouvoir couper l'arbre dans cinq minutes ? »

— Oui, Monsieur, dirent-ils tous.

— Bien, dit le maître, vous savez que nous devons tous rentrer à l'heure fixe. De sorte que si vous rencontrez quelques difficultés, il faut laisser l'arbre jusqu'à la première fois, si vous ne pouvez le couper, l'émonder et le préparer pour le descendre à l'heure convenue. Tenez, dit-il à Jacques Wilder, prenez la montre. Rappelez-vous que vous n'avez que cela à faire, et que les autres doivent quitter l'ouvrage et se remettre en route aussitôt que vous leur direz que c'est le moment. »

Il s'assit alors sur le banc, et vit partir la compagnie des garçons pour leur expédition. Jacques Wilder marchait en tête tenant avec soin la montre, et ne perdant presque pas de vue l'aiguille des minutes.

« Cet enfant prend une leçon d'attention et de soin, pensa le maître; il en a bon besoin, car c'est le plus étourdi de toute l'école. »

Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés pendant lesquels il n'y avait pas eu de progrès visible ; le ruisseau coulait comme auparavant sans qu'on y mît obstacle, et les plus jeunes des enfants commençaient à s'impatienter. Lorsque l'ouvrage fut vraiment commencé, il avança rapidement, et suivant quelques-uns des enfants, d'une manière brillante. Le tronc de l'arbre fut descendu de la montagne et les deux extrémités furent fixées dans la terre de chaque côté, dans des fossés creusés pour cela.

Ils prirent un certain nombre de pieux, faits des branches de leur arbre, et les plantèrent en biais le long du tronc ; les bouts supérieurs des pieux reposaient sur le tronc de l'arbre. Ils maçonnèrent ensuite avec de la terre un banc qui fermait la digue et formait un petit sentier sur son sommet. Un passage fut laissé pour l'eau, sur lequel ils firent une arche en pierres. Leur instituteur leur avait expliqué les principes d'après lesquels on construit une arche et leur montra pour cette fois à la construire. L'ouvrage fut ainsi terminé et restait à sec, l'eau passant par l'arche restée ouverte.

Enfin on donna l'ordre à un des garçons de fermer l'arche et de laisser remplir la digue. Les écoliers sautaient de joie tout autour en voyant l'eau s'élever lentement dans le bassin remplissant chaque petite baie ou crique du rivage, jusqu'à ce qu'elle arrivât presque au niveau de la digue. Ils

couraient en avant et en arrière sur le petit sentier de la digue, et traversaient d'une enjambée le ruisseau à l'endroit où il entrait dans leur étang.

L'instituteur était resté près de là, jouissant de leur plaisir. La satisfaction que tout ce travail lui avait donnée ne consistait pas seulement à penser qu'il leur avait enseigné des habitudes d'ordre et de régularité dans les transactions de la vie. Il avait sympathisé avec eux dans la jouissance du travail ; ce fut un temps de plaisir pour lui comme pour eux. Car, bien qu'il fût devenu un homme, il n'avait pas cessé de comprendre les plaisirs de l'enfance.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

(Suite et fin.)

Nous avons laissé cette histoire sans l'achever. Quelques-uns de nos lecteurs auront pensé que si c'était là tout, ce n'était pas si mal à Fontaine de préférer une agréable excursion par une belle journée dans ce joli bateau au travail de la salle de l'école ; mais écoutez la fin.

C'était la première fois qu'il abandonnait ainsi son devoir. Une faute conduit à une autre : celui